

James Fotso-Simo

Les Gens du Bangula  
et leurs petites histoires

*Tome 2*



Du même auteur :

- **Les Gens du Bangula et leurs petites histoires**  
(*Tome 1*) ; en juin 2014

EXTRAIT

*A Papy et Willy*

EXTRAIT



# 1

## Papa-Général

Il se prenait pour un ancien combattant, grand admirateur du général de Gaulle. Pour mieux se rapprocher de son illustre modèle, il se faisait d'ailleurs appeler « Général ». Et quand les petits enfants et les adolescents l'appelaient « Papa-Général », il était fier comme un paon ; il bombait la poitrine, levait le menton en étalant son plus large sourire ; et il penchait légèrement, d'un côté, sa tête aux cheveux crasseux, coiffée d'un vieux képi bigarré sorti d'on ne savait où. Jamais il ne se séparait de cette coiffure, vestige de l'époque coloniale, dont même les officiers et sous-officiers de la gendarmerie banglaise avaient du mal à se départir. Ses petits yeux, toujours pétillants, brillaient davantage d'un éclat de bonheur, et donnaient à son visage anguleux un air à la fois d'irréalité et d'éphémère béatitude.

Papa-Général se présentait lui-même comme

l'ami de tout le monde – grands comme petits. A ce titre, il estimait être toujours le bienvenu dans chaque maison où il mettait les pieds. Une fois qu'il s'y trouvait, il s'asseyait et commençait à parler de tout et de rien ; il racontait au passage les hauts faits de son idole, puisés dans les profondeurs de son imagination très fertile...

De Gaulle, racontait-il, était un général d'armée hors du commun ; un être surnaturel, dont la tête, surmontée d'un képi, dépassait les nuages et touchait la voûte du ciel. Il avait combattu seul les « Djamans » (Allemands), terrassé le grand démon Hitila (Hitler), alors même que celui-ci s'était réfugié dans une grotte souterraine. Et à la fin, il avait libéré tout le continent des Blancs ; et surtout Paris !...

Papa-Général disait (avec une grande fierté) avoir combattu lui-même aux côtés du général de Gaulle ; il avait été l'un de ses lieutenants, à l'époque de la Grande Guerre. Ils avaient tous ensemble traversé le « désert de sable » (le Sahara), puis la « mer du milieu » (la Méditerranée), afin de surprendre Hitila et ses méchants soldats. C'est après cet exploit que Papa-Général s'était vu décerner le grade de général par de Gaulle en personne. En vérité, concluait-il, le général de Gaulle était un héros de la légende, il n'avait pas son pareil sur cette terre...

Chaque fois que Papa-Général arrivait au terme de cette évocation, son visage s'assombrissait ; il hochait la tête en baissant les yeux. Mais cela ne durait

qu'un bref instant, car il s'était toujours refusé à admettre que son héros ne vivait plus. Pour lui, le général de Gaulle était encore en vie ; un être de sa trempe était fait pour demeurer éternellement ici-bas. C'était d'ailleurs lui, le grand et immortel de Gaulle, qui continuait de diriger la France depuis le temps de la libération. Il était le président de tous les Blancs et de tous les anciens combattants...

Et Papa-Général, soi-disant ancien combattant lui-même, de rêver du jour où il se rendrait personnellement à Paris, afin de serrer la main à son héros et compagnon d'armes, dans son prestigieux palais construit à côté de l'Arc de Triomphe.

\*  
\*   \*  
\*

Papa-Général était un marcheur infatigable. Dieu avait dû lui donner de bonnes jambes, et il s'en servait pour marcher. Il allait de quartier en quartier, du lever au coucher du soleil, et il finissait par faire à pied le tour de la ville. C'était là sa principale occupation de la journée. Il marchait en général seul ; mais quelquefois, il était suivi par une petite nuée de bambins désœuvrés qui se plaisaient à rester en sa compagnie ; et qui n'arrêtaient pas de le taquiner bruyamment en cours de route. Ainsi pouvait-on les entendre de temps à autre scander d'une voix cacophonique : « Papa-Général, le grand ami du général de Gaulle !... Papa-Général, le

grand combattant !... Papa-Général, le sauveur de tous les Blancs !... »

Ces quelques slogans sortis de la bouche de son insolite escorte galvanisaient Papa-Général, qui adoptait dès lors une attitude et une démarche quasi militaires au moment d'une parade officielle. La longue canne qu'il tenait en main à chacune de ses sorties lui servait, à cette occasion exceptionnelle, de fusil. Il la soulevait de la main gauche, l'appuyait contre son épaule gauche ; puis il plaçait horizontalement, au niveau de la poitrine, son bras droit, de sorte que la main droite touche la canne : une pose caractéristique des soldats, dans des circonstances particulières.

D'ordinaire, la longue canne de Papa-Général arborait, dans sa partie supérieure, une multitude de petits drapeaux multicolores représentant diverses nations. Au milieu de ces étendards hétéroclites, on distinguait très nettement le bleu-blanc-rouge de la patrie du général de Gaulle ; ainsi l'avait voulu Papa-Général, qui ne cessait de nourrir une passion sans limite pour tout ce qui lui rappelait son idole.

\*

\*   \*   \*

Où passait-il ses nuits ?... Pas à la belle étoile, en tout cas. Mais dans la concession d'un proche parent, où un minuscule local avait été spécialement aménagé pour lui. Il pouvait y entrer et en sortir à sa guise, sans

déranger le reste de la famille. Il mangeait ce qu'on lui donnait à la maison ; et quand il n'y avait rien, il restait tranquille. De toute façon, Papa-Général avait toujours, quelque part dans la ville ou dans le quartier, une main généreuse pour lui offrir un plat de nourriture.

Bien avant l'aube, il était déjà debout. Et fidèle à ses habitudes, il s'apprêtait pour sortir. Cela ne lui prenait pas beaucoup de temps, puisqu'il se couchait la veille avec ses vêtements sur lui, n'ôtant que son képi ainsi que ses vieux godillots éculés d'où émanaient aussitôt des miasmes pestilentiels et tenaces. Mais une fois réveillé, il s'empressait de les remettre. Pas de toilette matinale, pas de petit déjeuner. Pressé par ses obligations officieuses, il quittait son logis de fortune presque à la hâte, et se rendait à la tribune construite pour accueillir des personnalités lors d'un défilé officiel.

Cette tribune se dressait sur la principale artère de Bali City, à proximité du quartier administratif. Là, juste en face du mât au sommet duquel flottait le drapeau de la République banglaise le jour des grandes cérémonies, Papa-Général embouchait fièrement une très vieille trompette déglinguée, d'où il tirait laborieusement quelques sons discordants rappelant de loin une musique militaire qui précède la levée du drapeau national.

Ce rituel immuable, auquel se pliait volontiers Papa-Général tous les matins, avait fini par entrer

dans le quotidien des habitants de Bali City. A telle enseigne que ces derniers – du moins certains d’entre eux – se servaient des sons émis dès l’aube par la vieille trompette déglinguée de Papa-Général comme d’un véritable élément de repère dans le temps, ou mieux, comme d’un réveille-matin.

\*  
\*   \*   \*

S’il y avait une journée dans l’année que Papa-Général affectionnait le plus, c’était le jour de la fête de l’indépendance nationale : le 12 mars. Pas seulement parce que, ce jour-là, une imposante cérémonie officielle était organisée sur tout le territoire bangalais, et donc à Bali City ; mais surtout parce que les militaires, à cette occasion, défilaient en grande tenue devant la tribune où avaient pris place les plus hautes autorités et autres dignitaires de la ville.

Papa-Général était toujours présent sur le lieu des manifestations ; il y arrivait avant tout le monde, et il était le dernier à en repartir, après les festivités. A l’heure du défilé militaire, il se tenait droit comme un piquet au premier rang des spectateurs, et à quelques mètres seulement de la tribune officielle. Des deux mains, il saisissait sa longue perche hérissée de divers étendards. Quelquefois, il levait la main droite et la collait sur sa tempe, dans un salut militaire parfaitement en règle. Son attitude ne manquait naturellement pas d’arracher au public très amusé de bruyants éclats de rire. Pour autant,

Papa-Général ne se gênait guère ; au contraire, il faisait montre d'un flegme et d'une dignité que seules affichent pour l'éternité les statues immortalisant les grands conquérants, de par le monde.

La population de Bali City se souvient encore d'une scène qui s'était produite lors d'un précédent défilé, à l'occasion justement de la fête commémorant l'indépendance du Bangula. Une scène tout à fait imprévisible mais cocasse, qui eut le mérite de provoquer instantanément, à un moment aussi solennel, quelques vibrantes acclamations et de longs éclats de rire aussi convulsifs qu'irrésistibles. Même les officiels, dignement installés dans la tribune, n'avaient pu y échapper...

\*

\* \*

... Qui donc était à l'origine de cette scène cocasse?... Papa-Général en personne ! Il avait, comme de coutume, suivi le passage des soldats en tenue, marchant au rythme d'une musique militaire de circonstance. Il l'avait suivi dans une posture stricte qui lui était propre. Ayant constaté que les derniers soldats du dernier rang venaient de passer devant lui, Papa-Général leur emboîta aussitôt le pas, à une distance respectable, prenant tout le monde au dépourvu. Ce jour-là, il arborait un accoutrement digne d'un clown dans un cirque. Outre son inséparable paire de godillots éculés, son vieux képi

bigarré et sa perche aux multiples étendards, il portait sur un long boubou fripé une veste tout autant fripée, couverte de crasse, et sur laquelle pendaient ostensiblement, du côté de la poitrine gauche, une floraison d'anciennes médailles dépareillées qu'il avait passé sa vie à collectionner.

Il s'efforçait de marquer le pas à la manière des soldats qui le précédaient ; il le faisait avec autant d'application que de maladresse ; mais on sentait à travers son regard figé et sa mine imperturbable qu'il prenait très au sérieux son rôle dans cette parade militaire. La scène avait été si inattendue et si burlesque qu'aucun agent de la force de l'ordre n'eut, sur le moment, la présence d'esprit ni le courage d'aller interrompre l'avancée de Papa-Général. Celui-ci, arrivé juste en face de la tribune, marqua un temps d'arrêt, fit un quart de tour à droite et adressa aux officiels un salut militaire en règle. Puis, satisfait de sa prestation, il reprit sa marche héroïque, sous les acclamations nourries des spectateurs débordants d'exubérance.

Papa-Général venait ainsi de frapper un grand coup, raflant la vedette non seulement aux militaires, mais aussi à tous ceux et celles qui prenaient part aux manifestations officielles de ce jour mémorable.

Bravo, Papa-Général !

## 2

### **Roulé par sa bien-aimée**

Koukaly alias « Court-type » (en raison de sa courte taille) était de ces hommes qui disent avoir une confiance aveugle en leurs épouses. Sans doute aimait-il passionnément la sienne, et tenait à le lui prouver par tous les moyens. C'était, certes, une attitude hautement louable de la part d'un homme à l'égard de sa bien-aimée. A condition, toutefois, que la femme, de son côté, donne chaque jour davantage la preuve de son attachement à l'élu de son cœur. « Il faut aimer sa femme et se donner entièrement à elle ; la combler d'amour et de cadeaux, afin qu'elle vous rende à son tour heureux !... » Tel semblait être le credo de Koukaly, depuis le jour où il avait épousé officiellement et religieusement sa chère Katy, pour le meilleur et pour le pire.

Quand le couple avait eu sa première et unique enfant, Koukaly, parce qu'il ne tenait pas à ce que le sommeil de sa femme soit perturbé, avait pris

l'engagement de se lever personnellement toutes les nuits, pour s'occuper du bébé. C'était encore lui qui se levait très tôt le matin pour préparer le petit déjeuner, avant de se rendre à son travail. Jamais il n'avait failli à cette mission, qu'il trouvait au reste légitime et exaltante.

Agent de maîtrise à la Compagnie financière pour l'épargne et l'investissement (CFEI), Kounkaly donnait le meilleur de lui-même, afin d'être apprécié par ses supérieurs hiérarchiques d'une part, et consolider sa position à l'intérieur de l'entreprise d'autre part. Mais sa véritable motivation était de garantir le mieux-être de sa femme, et donc, assurer la cohésion ou l'harmonie dans son ménage.

Il était fier de dire à ses amis et collaborateurs tout le bien qu'il pensait de sa chère Katy. Il affirmait volontiers que sa bien-aimée était la femme la plus parfaite au monde. Il lui trouvait des qualités qu'il n'avait jamais remarquées chez aucune autre femme ici-bas. Katy était, à ses yeux, une excellente ménagère et une excellente conseillère. Elle était courageuse et serviable. Elle était, par-dessus tout, une femme très attachante et fidèle.

\*

\*   \*   \*

L'erreur de Kounkaly, c'était d'avoir vraiment cru que rien d'inconvenant ne viendrait un jour ternir le beau tableau qu'il offrait un peu naïvement de leur